

Québec français



Sony Labou Tansi
L'écriture de l'imaginaire

Fernando Lambert

Number 54, May 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46438ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lambert, F. (1984). Sony Labou Tansi : l'écriture de l'imaginaire. *Québec français*, (54), 34–36.

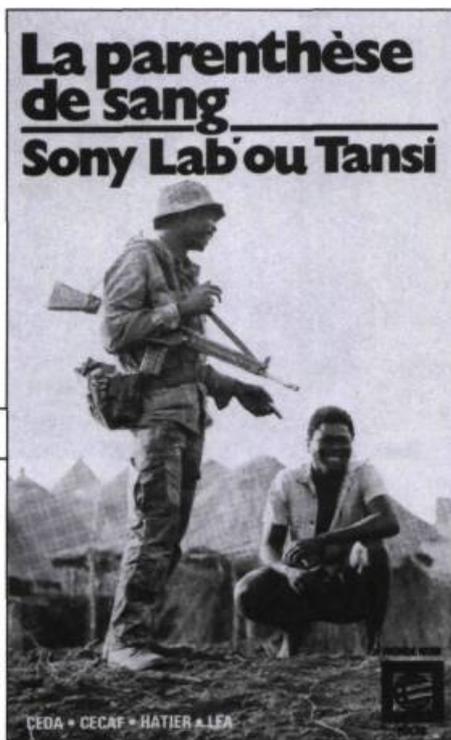
Sony Labou Tansi : l'écriture de l'imaginaire

fernando lambert

Être né en Afrique Noire en 1947, avoir assisté à l'âge de treize ans à la proclamation de l'indépendance de son pays, avoir grandi au milieu des soubresauts d'un pays qui cherche à se construire, avoir été attentif à la voix des aînés qui s'est élevée d'un chaos apparent, caractéristique de toute société en mutation, voilà des circonstances qui permettent à une nouvelle génération d'hommes, d'écrivains de naître. Sony Labou Tansi, écrivain de la République populaire du Congo, appartient à cette nouvelle génération qui n'a pas connu les affres de la Négritude, qui d'emblée se trouve aux prises avec sa condition d'homme et qui prend la parole pour réclamer le respect de la vie, pour proclamer son amour de l'homme.

Sony Labou Tansi opère ainsi un retour à l'essentiel, au fondamental, mais son trajet passe par des voies où l'homme est sans cesse menacé, dominé, méprisé, aussi bien par le pouvoir intérieur que par les puissances étrangères. Dans de telles conditions, l'on comprend ce que l'auteur déclarait dans une interview à Édouard Maunick, dès 1979 : « Je suis écrivain, que voulez-vous que j'y fasse, les choses viennent du ventre »¹. Il n'est donc pas étonnant que son écriture soit avant tout viscérale, qu'elle épouse toutes les formes : poésie, roman, nouvelle, théâtre. L'explication de cette prolifération n'est pas uniquement de faire entendre un cri, elle n'est surtout pas un appel au désespoir. Au contraire, ce jeune auteur garde espoir en l'homme, en la vie : « La vie est un scandale, mais elle n'est pas un drame »².

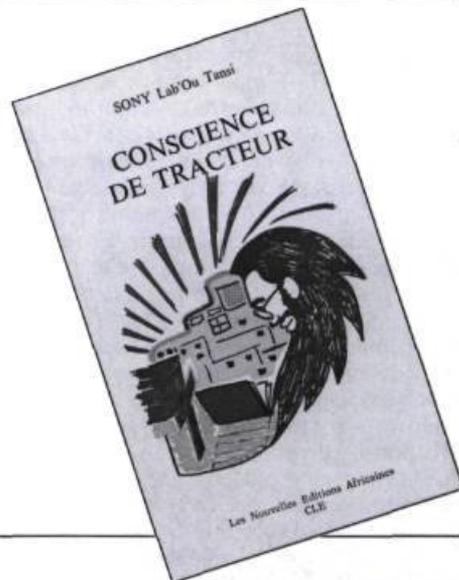
Dès que la voix de Sony Labou Tansi s'est élevée, dès que ses premiers écrits ont été connus, l'auteur a été consacré : quatre fois lauréat du Concours théâtral interafricain de Radio-France Internatio-



nale pour *Je soussigné cardiaque*, la *Parenthèse de sang*³, la *Coutume d'être fou*⁴, *Conscience de tracteur*⁵; prix spécial du jury littéraire du premier Festival international de la Francophonie pour son premier roman, *la Vie et demie*⁶. Et son œuvre continue à grandir, à se développer. Deux autres romans : *l'État honteux*⁷, *l'Anté-peuple*⁸, tout récents, viennent confirmer l'unité de la production de Sony Labou Tansi, la qualité d'écriture de celui que l'on considère à juste titre comme l'un des jeunes écrivains africains le plus doué de sa génération.

Son rapport à l'écriture

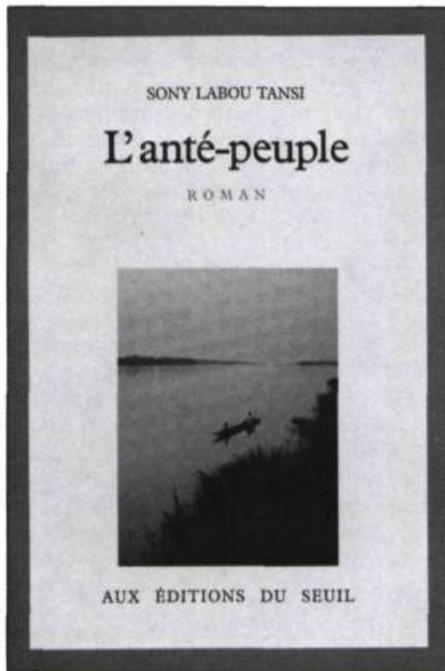
Sony Labou Tansi ne conte ni ne raconte. Il possède le sens profond de l'écriture, comme de la parole. Dans la note de l'auteur qui ouvre sa pièce, *Conscience de tracteur*⁵, il éclaire de façon nette son rapport à l'écriture : « Si j'écris, c'est que j'ai toujours eu confiance en cette merveille — scientifique ou métaphysique, peu importe — capable de venir chambarder les données fondamentales de l'univers. Je précise n'avoir pas la conviction que ce sera forcément au profit de l'homme » (p. 18). La fonction créatrice de l'écriture ne peut être plus explicite et la liberté qu'elle offre à l'écrivain, plus totale.



Si l'écrivain congolais est conscient de la liberté que lui procure l'écriture, il n'accepte à aucun moment d'être libérraire. Il se définit lui-même dans son interview à Édouard Maunick : « Je suis le nègre qui va loin sur la route des hommes. L'homme qui, malgré tout, dit tous les hommes. Définissez-moi... comme... la petite somme de tous les hommes. Mon écriture vient tout simplement de cette somme et de la grosse honte que j'ai de mâcher les mots »⁹. Sony Labou Tansi pousse la lucidité jusqu'à préciser : « J'écris pour qu'il fasse peur en moi »¹⁰. Derrière l'écrivain pointent le philosophe, le penseur, l'humaniste. Dans notre monde où l'homme est soumis trop souvent à la barbarie de l'homme, où la vie n'est plus respectée, Sony Labou Tansi se veut engageant et même dérangeant, parce que partout dans son œuvre se pose le problème de la responsabilité de l'homme devant la vie.

L'écriture et la vie

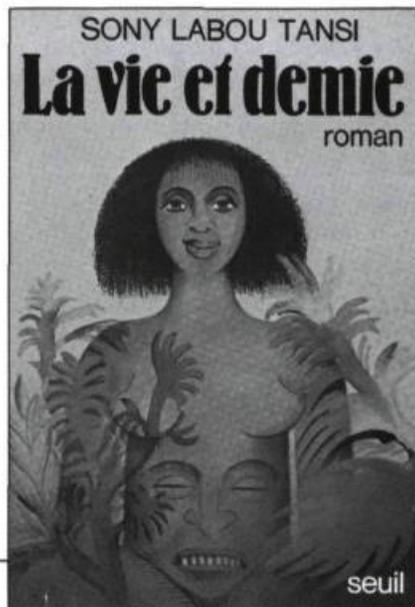
À travers l'ensemble de son œuvre, l'auteur congolais manifeste cette préoccupation constante du sort fait à l'homme et à la vie. Même une lecture qui s'en tient à un premier niveau peut le repérer, ce que n'a pas toujours réussi à faire la critique occidentale qui ne semble voir dans les œuvres de Sony Labou Tansi que la peinture des seules misères de l'Afrique Noire très contemporaine, dépassée par les indépendances, incapable de gérer le pouvoir politique dans l'intérêt du peuple. Or, il s'agit de bien davantage. C'est la dignité de l'homme qui est partout en cause, qui cherche partout à se mettre debout et c'est elle qui importe avant tout, non le cadre des œuvres qui évite avec soin tout exotisme. Même les noms de lieux et de personnes sont loin d'être



typiquement africains : Libertashio, Aleluya, Leiso, San-Mérina, Mallot, Martial, Martillimi Lopez, Vatney... *L'Anté-peuple* fait exception, étant le seul roman se déroulant dans un pays africain nommé identifié, le Zaïre. En général, le cadre des œuvres est non localisé et il pourrait se retrouver ailleurs qu'en Afrique.

L'arbitraire, la bêtise, la dictature, l'état des colonels ne sont pas l'apanage de l'Afrique, ni la peur, ni le sang versé. Cependant, en Afrique comme ailleurs, partout où l'homme doit affronter d'aussi tristes conditions, il se trouve toujours un homme pour se tenir debout et faire face à l'oppression : le rebelle Libertashio, le résistant Martial, l'honnête Dadou, en un mot, quelqu'un qui refuse la corruption, la honte, la « mocherie ».

Il est vrai que l'histoire récente de l'Afrique a pu fournir à l'auteur quelques modèles d'expérience politique cruelle. Certains pays africains ont connu leur coup d'état, leur colonel, tout comme le Chili, la Grèce, le Pakistan... Deux figures africaines plus loufoques que les autres ont attiré particulièrement l'attention : Idi Amin Dada et Bokassa. Mais les œuvres de Tansi ne peuvent être enfermées dans ces pauvres modèles, ce qu'une certaine critique, qui ne veut pas perdre sa bonne conscience, a eu tendance à faire. En toute justice, il faut dire que l'univers de l'auteur déborde les frontières matérielles d'un pays, d'un continent. Il recouvre les dimensions de l'imaginaire fécond et original de Tansi qui renouvelle et enrichit la littérature négro-africaine et les littératures francophones.



L'écriture de l'imaginaire

La qualité de l'écriture est telle dans les œuvres qui nous intéressent que ce n'est pas la relation ou le rapport société de référence et société du texte qui importe, mais bien l'efficacité de cette écriture nouvelle, son pouvoir de transformation et de représentation, sa capacité de faire vivre un monde. De façon tout à fait caractéristique et avec un succès incontestable, l'auteur se meut à l'aise aussi bien dans la perspective qu'est la science-fiction que dans l'absurde. Il y parvient soit en articulant l'œuvre autour d'un rapport nouveau, par exemple, temps et sang dans *Conscience de tracteur*, soit en créant de nouveaux mythes, celui du « Guide providentiel » à la fois dans *La Vie et demie* et *l'État honteux*, mythes qui engendrent des réseaux de motifs tout aussi cohérents qu'insolites.

C'est ainsi que, dans *Conscience de tracteur*, l'auteur pose comme thèse de départ : « Nous sommes les enfants du Cosmocide »¹¹. La pièce se déroule, en effet, dans une atmosphère de fin du monde. Nous sommes en 1995. Un vieux savant, voyant venir la fin de l'homme, prépare le futur genre humain. À travers le pays, les gens meurent de façon imprévisible, puis les corps disparaissent. La panique ne tarde pas à s'emparer de la population et des autorités politiques, ces dernières ne doutant absolument pas qu'il s'agisse d'une tentative de coup d'état. Tous les proches des disparus sont donc eux-mêmes arrêtés et condamnés. La saignée est ainsi doublée. Même ceux qui sont chargés de rétablir l'ordre meurent et disparaissent, non sans avoir philosophé auparavant sur la situation : « Le temps et le sang se mêlent... La valeur du sang s'exprime par ce qu'on fait du temps qui l'entoure »¹². L'engrenage des morts doit

conduire par des voies mystérieuses, vers la « Révolution Rationnelle » et vers un homme nouveau, habitant un pays de lumière. Mais le passage vers cette Révolution est stoppé par un Général-Président qui ne veut rien entendre à la science et qui veut conserver son pouvoir. Les fondements pseudo-philosophiques et pseudo-scientifiques de cet univers imaginaire sont assez solides pour créer une logique et une cohérence qui font vivre l'œuvre.

L'écriture de Tansi est également créatrice de nouveaux mythes. Elle érige en système la démesure, le non-sens, l'absurde. L'auteur place au centre de chaque œuvre un noyau autour duquel tout s'organise.

Ainsi, dans *La Vie et demie*, deux mythes nouveaux sont en présence, le mythe du « Guide providentiel » et celui du résistant Martial. Le nouveau maître du pays a instauré une dictature. Il a bien assimilé la condition nécessaire pour garder le pouvoir lorsqu'on l'a usurpé et qu'on veut en tirer les meilleurs avantages : les femmes, les vins, l'argent : « Car, en fait, dans le système où nous sommes, si on n'est pas craint, on n'est rien »¹³. Nous avons droit non seulement aux cruautés du Guide, mais aussi à ses jouissances morbides et sanguinaires. Un homme se dresse devant le dictateur, c'est Martial que les mitraillettes, les revolvers, les sabres ne réussissent pas à abattre, parce que la résistance ne peut céder devant la tyrannie : « Je ne veux pas mourir cette mort »¹⁴. La résistance à l'oppression est alors ritualisée par le cannibalisme : le « Guide providentiel », dans son aveuglement, perpétue Martial, en faisant manger sa chair à sa famille. Martial ne disparaîtra plus jusqu'à ce que le Guide lui-même ne soit brisé et ne devienne victime de l'engrenage de violence qu'il a mis en place. C'est par sa fille Chaïdana que Martial se prolonge et continue à hanter le palais présidentiel, l'esprit du Guide et à ameuter le pays entier. Le résistant s'est transformé en oeil de la conscience nationale.

Le réseau de la résistance qui s'établit à partir de Martial passe ainsi par le cannibalisme, par les « pistolétographes » qui reproduisent à la peinture noire, à travers la capitale, le pays et jusque sur le front du « Guide », le message de Martial, enfin par la prostitution de Chaïdana, digne fille de son père, qui entraîne dans son lit tous les dignitaires du régime afin de les supprimer. Les valeurs étant inversées et rechargées positivement, nous nous trouvons plongés dans l'absurde où tout devient possible.

C'est le même procédé de systématisation que nous retrouvons dans *l'État honteux*. L'anormal devient la norme et donne naissance à une prolifération galopante. Le colonel Lopez devient Président ; sa hernie congénitale, le symbole

de sa majesté; sa braguette ouverte, son emblème. Tout ce qui touche de près au Président et aux siens prend valeur nationale: sa mère est Maman nationale; son excroissance est hernie nationale; même l'arbitraire et la bêtise prennent également une dimension nationale. La violence et le sang conduisent à un psittacisme général: «Oui, monsieur le Président... Oui, monsieur le Président».

Mais la peur engendrant la peur, le cercle infernal se referme sur le Président qui voit des ennemis partout: «À l'époque, nous vîmes de grands camions se diriger vers la cité du pouvoir. Nous pensions que c'étaient des armes amérindiennes, des munitions. Rien de tout cela. Car ce n'étaient que des pots de moutarde. Il nous fallut du temps et de la science pour le découvrir: des pots de moutarde avec mon portrait dessus, fabriqués par la famille personnelle de ma nouvelle belle-maman en Haute-Savoie, parce qu'ils vont m'empoisonner si je me mets à bouffer n'importe quoi: il venait de prendre la décision de ma maman que je ne me nourrirai plus que de cette moutarde-ci, terminé avec les plats de mon peuple, terminé avec les boissons de vos mamans par lesquelles vous avez essayé de m'avoir»¹⁵.

Le narrateur est lui-même frappé de psittacisme. Son récit porte les marques du regard et du discours du Président.

L'illustration est signifiante de l'effet produit par l'écriture où tout est contaminé par le centre. Cet effet de cohérence est doublé par la logique du système politique: Vauban, «avec sa braguette sans tête ni queue»¹⁶, prend le pouvoir. Le Président, obligé de fuir, revient avec des mercenaires, fait manger Vauban à ses invités européens, remet le pouvoir aux civils: «Plus de père de la nation, plus de marchands de mirages: vive la patrie! à bas les cons, à bas la connerie!»¹⁷. Tout se termine dans la folie du Président que l'on reconduit au village de «Maman-Folle-Nationale»¹⁷.

L'harmonie est donc complète entre l'écriture et l'imaginaire chez Sony Labou Tansi. La démesure et le débridement de la vision sont assumés par l'écriture qui est en totale adéquation avec le monde représenté. Cette écriture est, en effet, à la mesure du projet défini par l'auteur dans l'avertissement qui ouvre *la Vie et demie* et qui convient à l'ensemble de l'œuvre: «Moi qui vous parle de l'absurdité de l'absurde, moi qui inaugure l'absurdité du désespoir... j'écris pour qu'il fasse peur en moi»¹⁸.

Heureusement, cette écriture porte en elle le principe de son propre équilibre: l'humour. Cet humour présente comme possible sinon normal ce qui est inacceptable dans le quotidien. En poussant ainsi à l'extrême, l'humour ne fait que mettre à jour, en quelque sorte, l'envers

d'une certaine réalité. En fait, si l'imaginaire en œuvre dans les écrits de Sony Labou Tansi inquiète et fait peur, c'est que tout grossissement, toute caricature possède un envers où l'homme peut se retrouver victime. Voilà pourquoi l'humour bascule, parfois, dans une vision apocalyptique que son écriture crée par sa force et son efficacité. Humour et écriture se révèlent tous deux catharsis en vue du salut de l'homme.

1. dans *Demain l'Afrique*, n° 40 (19 novembre 1979), p. 83.

2.

3. *La Parenthèse de sang*, suivi de *Je soussigné cardiaque*, Paris, Hatier, 1981.

4. Pièce inédite.

5. *Conscience de tracteur*, Dakar/Yaoundé, N.E.A./CLE, 1979.

6. *La Vie et demie*, Paris, le Seuil, 1979.

7. *L'État honteux*, Paris, le Seuil, 1981.

8. *L'Anté-peuple*, Paris, le Seuil, 1983.

9. dans *Demain l'Afrique*, op. cit., p. 82.

10. Avertissement, dans *la Vie et demie*, p. 9.

11. *Conscience de tracteur*, p. 17.

12. *Ibid.*, p. 68.

13. *La Vie et demie*, p. 34.

14. *Ibid.*, p. 44.

15. *L'État honteux*, p. 61.

16. *Ibid.*, p. 155.

17. *Ibid.*, p. 157.

18. *La Vie et demie*, p. 9.

NOUVEAUTÉS

Hélène Lafrance
YVES THÉRIAULT
ET L'INSTITUTION LITTÉRAIRE
QUÉBÉCOISE

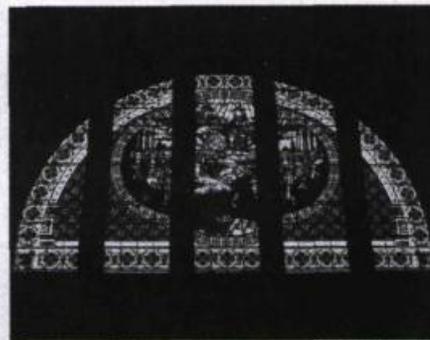


COLLECTION: EDMOND-DE-NEVERS
NO 3

170 pages

13,50 \$

Benoît Lacroix et Jean Simard
RELIGION POPULAIRE
RELIGION DE CLERCS?



COLLECTION: CULTURE POPULAIRE
NO 2

439 pages

22,00 \$

En vente dans toutes les librairies ou à: **L'INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE**
93, rue Saint-Pierre, Québec, QC, G1K 4A3